

Chapitre 1

La guigne démocratique

Le cimetière du faubourg, déjà vaste, repoussait sans arrêt ses limites depuis l'avènement de la démocratie. Comme les conséquences d'une calamité dans un conte de fées, les morts se répétaient à cadence presque quotidienne. Hier, on avait appris la disparition d'une connaissance, aujourd'hui on pleurait un proche parent, et demain, quelqu'un des nombreux malades internés à l'hôpital partait. Et ce pourrait être un ami. Tous les week-ends, on était partagé. On ne savait à quel enterrement aller. Tellement ils étaient nombreux, les enterrements ! Et dans tout le pays, dans ses villes et villages ! Les gens tombaient ! La démocratie en était la cause.

En effet, le pays a connu pendant plusieurs années un règne accablant de parti unique. Lorsque Démocratie vint pour le libérer, ce fut un déchaînement total. Les libertés de toutes sortes, comme d'une boîte de pandore, explosèrent en manifestations diverses et variées. Incontrôlables ! La bride du pays lui-même semblait hors de contrôle des politiciens. Et les partisans du pouvoir en place, et ceux de l'opposition tiraient à hue et à dia. Et le pays n'était plus gouverné. Les salaires tombaient aux compte-gouttes. Les manifestations et les grèves entraînaient la fermeture de nombreuses entreprises. Le chômage, les violences, la faim s'emparèrent du pays. Le vertige des libertés emballa le pays d'un tourbillon de misère et de mort, à l'avantage des cimetières.

Le cimetière du faubourg d'Egnomé ne pouvait ainsi avoir un autre sort que celui des autres de tout le pays. Il s'étendait un peu plus chaque jour que Dieu faisait.

A la lisière du cimetière, côté ouest, un arbre géant à la frondaison épaisse servait de bureaux au gardien des lieux. Il y restait, écoutant sa radio sur la table, un vieux cahier et un bic en lambeaux à côté. Souvent seul, il ne recevait de visite que lorsqu'on venait chercher une place de dernière demeure pour un nouvel habitant de l'empire des morts. Mais cet après-midi, ceux qui passaient loin là-bas sur la route principale du faubourg le virent longtemps avec un jeune homme. Ils discutèrent d'abord longtemps assis puis se dirigèrent vers les confins du cimetière du côté où il s'étendait. Il était environ quinze heures, et le moment est inhabituel pour les demandes de places aux nouveaux défunts. A Egnomé, l'instant consacré est le matin où l'on a le temps de faire le trou avant l'après-midi où aura lieu l'enterrement. En plus, le visiteur était trop jeune pour une pareille mission. Celui-ci avait en effet une vingtaine d'années. *Pourquoi alors cette visite, et qui est même le visiteur ?* pouvait se demander une personne observatrice d'Egnomé.

La famille d'Elagnon était de celles ayant particulièrement éprouvé, dans le pays, les événements de la démocratie. Dans un pays de musulmans en lutte contre les "impies américains ou anglais", on en ferait une famille martyre. Dès les premières manifestations, deux enfants d'Elagnon trouvèrent la mort dans les affrontements avec les forces de l'ordre ; les deux étaient étudiants. La petite sœur d'Elagnon, son époux et leurs enfants périrent ensemble dans un car. Fuyant une région où régnaient des règlements de comptes, leur car avait été arrêté par des manifestants qui brûlèrent vifs tous les passagers dans le véhicule. Le père d'Elagnon, un retraité qui s'était retiré

au faubourg natal à Egnomé, mourut dans les mêmes périodes, de faim et de misère, la pension ne venant plus, abandonné dans cet état par son fils impuissant, l'instituteur Elagnon. Enfin, son petit frère Elagnon Gérard, un banquier, fut enlevé de son domicile une nuit par des inconnus. Alors qu'on n'eut, ni plus jamais entendu de ses nouvelles, ni vu son corps, une guerre sans merci éclata dans la famille autour des biens du disparu. Chacun, oncle, tante, cousin... trouvait sa raison dans la tradition pour réclamer la possession de la voiture, des taxis, d'une plantation, même de sa maison. Et en ignorant l'existence de la femme et des enfants du disparu. Ces derniers étaient jeunes, très jeunes, innocents même ! Et la femme, simple ménagère, analphabète !

Loin d'être un épiphénomène à l'ensemble des malheurs qui frappaient la famille, cette "guerre autour des biens du disparu" autant que l'ensemble des malheurs, affecta profondément l'instituteur Elagnon. C'est probablement pour cette raison qu'il pensa à un testament, mais aussi, certainement à cause de son fils aîné Nzonou, un garçon paresseux, mais toujours insatiable et friand d'argent, fricasseur et gaspilleur comme un politicien d'Afrique ! Avec lui, son père, constamment, avait maille à partir. Aîné de la famille, il n'avait pas réussi à franchir le cap du BEPC ; les deux étudiants tués dans les manifestations étaient ses cadets. C'était sur eux que comptait l'instituteur, devenu vieux, proche de la retraite. Alors que le chagrin ne quittait plus un instant, Elagnon – son premier fils Nzonou était là aussi, comme Satan persécuteur, pour endolorir davantage son père par son indiscipline et ses écarts de toutes sortes : filouterie domestique, mauvaises compagnies, libertinage, alcool... – se demandait, souvent dans ses dépits ce qu'il ferait des deux benjamins une fois à la retraite. Surtout avec la situation qui était loin de s'améliorer dans le pays. Il n'avait pas envie de subir le

même sort que celui de son vieux père. Si au moins son aîné Nzonou pouvait comprendre et changer de comportement ! Il participerait à l'encadrement des deux benjamins, l'un Mawuto, treize ans et l'autre, le dernier, Samtu, six ans.

Et la guigne démocratique continuait de s'abattre sur Elagnon et sa famille. De nouvelles violences éclatèrent dans le pays, cette fois-ci à caractère tribal. Dans la localité où enseignait Elagnon, son ethnie était minoritaire. L'instituteur décampa et plia bagages pour son faubourg natal Egnomé. Les troubles dans le pays se généralisèrent, car c'était les élections. Les politiciens envoyaient le peuple ad patres dans les rues. Et eux, lorsqu'ils reprenaient les négociations, ne se tapaient pas dessus. Et les négociations se multipliaient rien que pour échouer ensuite. Et le combat politique continuait, et la misère aussi poursuivait son œuvre. Les salaires se raréfiaient davantage... Dans beaucoup de ménages, on avait déjà réduit le repas quotidien de trois à deux fois, maintenant, chez tout le monde presque, on mangeait un coup K.-O. Et encore faut-il que le coup K.-O. existe !

Chapitre 2

Un instituteur voleur de manioc

Chez l'instituteur Elagnon, replié dans son faubourg à Egnomé, la misère fut sévère. Le foin souvent manquait dans le râtelier. Vint ce jour où toute la journée, il n'y eut aucun repas à la maison même pas le repas un coup K.-O. devenu habituel. On se coucha ventre vide. A trois heures du matin, le benjamin Samtu se mit à crier. Il gémissait et se tordait de "maux de ventre". La mère et le père calmaient l'enfant qui n'arrêtait pas ses pleurs et gémissements. Le petit râlait, se tordait, gesticulait des jambes, tout en se tenant le ventre.

Elagnon ne se doutait pas que c'était la faim, la simple faim qui rongait les tripes de son garçon. Et il assistait complètement désarmé au lamentable spectacle. Toute la journée d'avant, il avait fait le tour chez des amis, des parents ; il n'avait rien trouvé. *Il n'y a même plus un rond, caché quelque part dans la maison. Même du gari, il n'y en a pas une graine. Et mon enfant dans cet état ! Le nouveau jour qui arrive ne promet rien. Que faut-il faire ? Oh ciel ! Est-ce à cause de moi que tu as amené Démocratie dans ce pays ? Non !* En fouillant plus à fond dans les coins de la cuisine, la mère Yawa trouva du son de farine de maïs. Elle le mélangea avec de l'eau, y additionna un morceau de sucre qu'elle fit boire au garçon qui se tut et s'endormit. Il sonnait quatre heures du matin. Le calme étant revenu, Yawa se mit à somnoler à côté de son garçon. Mais Elagnon, lui, réfléchissait. Dès que l'enfant se réveillerait, il gémirait de nouveau. Et que ferait-il alors ?

Il était à ces pensées quand la femme sombra dans le sommeil. Elagnon en profita pour quitter la chambre. Au dehors, les ténèbres perdaient déjà de leur densité. Les poules caquetaient aussi déjà. Les pépiements d'oiseaux confirmaient le lever prochain et certain du jour.

Egnomé n'est qu'un faubourg. Il était ceinturé de plantations. Et, à cette période de saison sèche, le manioc était encore seul à ne pas être récolté. Elagnon se retrouva dans un champ de manioc. Il se mit à déterrer des tubercules. Il le faisait très vite ; ce n'était ni son champ, ni celui d'un parent. Il ne connaissait même pas le propriétaire. Il volait, l'instituteur volait... Il avait à peine déterré quelques tubercules que quelqu'un cria : « Oh voleur ! Oh voleur ! Voleur !... Arrêtez-le ! Arrêtez-le !! »

Comme un vulgaire bandit, Elagnon fut pris en chasse par des gens sortis on ne sait d'où. Il fut arrêté et les coups se mirent à pleuvoir dans tous les sens. Plusieurs fois il fut culbuté au sol, plusieurs fois il reçut le sable dans la bouche, au visage, dans les oreilles... Ses vêtements, rapidement, furent mis en lambeaux. Comme un danseur de carnaval, il était sale et méconnaissable. Il n'arrivait même plus à crier tellement il souffrait. On était déjà à cinq heures et demie. A ces périodes de démocratie, où les malfaiteurs et voleurs abondaient, le supplice du collier était fréquent. On s'apprêtait à le faire subir à Elagnon quand quelqu'un dans le groupe reconnut l'instituteur. Il y avait même certains de ses anciens élèves dans le groupe qui le reconnurent. Elagnon fut lâché. Sale et ensanglanté, quelques bonnes volontés le conduisirent chez lui. Sa femme éclata en sanglots en l'apercevant. Les enfants aussi pleuraient ; sauf Nzonou qui n'avait pas dormi à la maison ce jour-là et n'eut pas l'occasion de voir son père dans cet état lamentable. Yawa pleura davantage lorsqu'on lui expliqua que son mari était allé voler du manioc. Elle

pleurait, pleurait et répétait "mon mari n'est pas voleur, s'il vous plaît ! Il n'est pas voleur ! Il ne l'a jamais fait ! C'est à cause de l'enfant... de l'enfant... de l'enfant qui a pleuré de faim toute la nuit... S'il vous plaît !..."

La femme d'Elagnon s'occupa de son mari. Il avait le visage tuméfié. La bouche qui saignait avait perdu deux dents. Et les lèvres n'arrêtaient de s'enfler. Des écorchures partout sur le corps. Après un bain chaud que Yawa donna à son homme, elle l'aida à s'étendre sur sa natte à l'intérieur. Ce n'était pas la peine de l'amener à l'hôpital. A l'heure de la démocratie dans le pays, la démission des centres de santé faisait que les malades n'y allaient que pour mourir... Alors à quoi cela servirait-il ?

Elagnon souffrait aussi bien dans son corps que dans son âme. Lui, un instituteur... devenu voleur ? Durant plus de deux décennies, il avait exercé avec ferveur et dignité. Beaucoup de ses élèves sont déjà dans la vie active. Que ce soit à Egnomé, son faubourg natal ou dans la localité où il est en poste, on le savait respectable, laborieux, bon citoyen... Le voilà subitement voleur, voleur de manioc. Il pensait à l'humiliation subie, à l'avenir... Le cinquième jour du triste évènement, sa femme n'eut plus besoin de l'assister au bain. Elle l'aida simplement à panser les plaies. Il se remettait déjà des blessures. Yawa partit à la recherche de la pitance du jour. Lorsqu'elle revint à la maison, la porte de son époux était fermée. Dès qu'elle l'ouvrit, elle vit dans la pénombre un corps humain, lourdement suspendu au toit. Elle ressortit en criant de toutes ses forces. Les voisins ameutés accoururent. On constata la mort de l'instituteur Elagnon qui avait mis fin à ses jours par pendaison.

Chapitre 3

Querelles de famille

Pour une fois encore, un Elagnon contribua à l'affreuse extension du cimetière d'Egnomé. Tout Egnoméen serait ainsi plus ahuri s'il apprenait que la visite que le gardien du cimetière venait d'avoir était celle de Nzonou, le fils aîné d'Elagnon. Il y avait seulement trois mois, son père, l'instituteur Elagnon, se suicidait. Que pouvait-il encore se passer dans la famille Elagnon ? Etait-ce encore un décès qui avait frappé la famille ?

Mais non, il ne s'agissait rien de tout cela. Nzonou était venu négocier avec le gardien de l'ouverture de la tombe de son père Elagnon Basile. Il en avait besoin. Car le charlatan le lui avait bien dit : s'il veut passer outre le testament de son père pour récupérer et vendre l'unique maison qu'il a laissée en mourant, il doit, de sa tombe, lui arracher une dent ; c'est avec cette dent, dit le charlatan, qu'il fera une préparation qui balancera la situation en sa faveur pour lui permettre de posséder la demeure.

En effet, peu après le décès d'Elagnon Basile, un conseil de famille eut lieu. A l'instar de ce qu'ils firent en dépossédant la veuve de son frère banquier de tous les biens, les proches et lointains parents d'Elagnon entrèrent aussi en convoitise et en conflit au sujet des rares biens que l'instituteur avait laissés.

Souvenez-vous : les bagarres qu'il y eut autour des biens de son frère Gérard l'amènèrent à penser à un testament. On trouva en effet un testament dans la grande

malle du mort. Feu Elagnon Basile y attestait que sa moto, la vespa, si elle était encore utile à sa mort, devait revenir à son fils aîné ; l'unique maison qu'il avait pu construire devait rester et demeurer la propriété commune de sa femme et des deux benjamins. Enfin, le lot de terrain qu'il avait acquis dans la localité où il était en poste entrerait dans la propriété exclusive de son fils aîné Nzonou. Un lot de terrain, un terrain vide, pour lui l'aîné ! A quoi cela serait-il utile ? Lui un aîné ? Il devait plutôt bénéficier de la maison. En plus, ce lot de terrain, un neveu au feu papa s'en était déjà emparé ; il disait y installer un centre d'élevage de pondeuses. Quant à la vespa, depuis que le cousin germain d'Elagnon l'avait utilisée pour les courses aux cérémonies funéraires du défunt, il ne l'avait plus ramenée. Nzonou n'était donc pas d'accord avec le testament. D'ailleurs, personne dans les réunions n'approuva les termes du testament. Sauf Madame Elagnon qui portait encore en elle le profond chagrin de la disparition de son époux. Elle ne réagissait que par des soupirs. Elle n'avait qu'un seul vœu : que les dernières volontés de son mari soient respectées. Assise, tête baissée au cours des débats, elle balayait de temps en temps de deux doigts, les larmes qui sourdaient du coin des yeux. Les parents du défunt furent tous d'accord à dénoncer le testament "qui n'avait aucun sens devant la tradition", mais ne furent pas d'accord dans le nouveau partage où les désirs s'empêchaient. La querelle se cristallisa autour de la maison. La mésentente étant grande sur son acquisition, on décida de la vendre et d'en partager les retombées. La réunion se termina en queue de poisson quand Nzonou, en opposition avec tous, jaillit avec son coupe-coupe, menaçant tout le monde. Il était le premier fils d'Elagnon, de la première femme qu'Elagnon avait connue ; c'est à lui que revenait la maison, la première réalisation d'Elagnon, faisait-il savoir. Yawa et ses enfants, pour lui, femme et enfants de deuxième mariage, devaient se contenter du lot de terrain. Quant à la vespa, elle était déjà la propriété d'un parent du feu papa.